Vanzype, Gustave
L'enfant

L'ENFANT

DU MÊME AUTEUR :

LE PÈRE. — Pièce en un acte, en collaboration avec M. Fernand Hoton, 1890 (Théâtre Moderne).

LA GÊNE. — Pièce en trois actes, 1894 (Théâtre des auteurs belges).

—

HISTOIRES BOURGEOISES. — Un volume de Contes, 1892.

ROMANESQUE. — Nouvelle, 1894.

GUSTAVE VANZYPE

L'ENFANT

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Bruxelles
au Théâtre Molière, le 28 décembre 1893

BRUXELLES
IMPRIMERIE A. LEFÈVRE, RUE ST-PIERRE, 9

1894.

A Monsieur Frédéric Munié

PERSONNAGES :

Charles Debon.	MM.	LATY.
Barrau		DORSAY.
Louise Debon	Mmes	JEANNE PAZZA.
Flore, sa fille, belle-fille de Debon		BERTHE STUART.
Maurice, fils de Flore		LA PETITE TIMMER
Juliette, servante.	Mme	GENOT.

PREMIER ACTE

La scène représente une salle à manger-salon de gros bourgeois. Louise est assise devant une table, accoudée; elle lit une lettre.

—

SCÈNE I.

Louise — Barrau — Juliette

JULIETTE *(entrant).*

Voilà M. Barrau, Madame.

BARRAU *(la suivant).*

Me voici, chère Madame, à vos ordres. Comment vous portez-vous! Et qu'est-ce qui vous a fait m'appeler?

LOUISE

La nouvelle d'un grand malheur, mon pauvre ami, d'un bien grand malheur. (*Elle lui tend la lettre et éclate en sanglots*) .... Tenez... lisez...

BARRAU *(lui prenant la main).*

Voyons, voyons, chère Madame...

LOUISE *(l'interrompant).*

Lisez, lisez donc... (*elle reste accoudée sur la table et pleurant*).

BARRAU (*regardant la lettre*).

Une lettre de Flore! Votre fille qui vous écrit au lieu de vous parler! (*Il lit*). « Ma mère, je dois vous faire un pénible aveu; mais il vaut mieux vous dire la vérité que de vous la laisser surprendre... » (*Il poursuit la lecture mentalement. Une pause, puis consterné, par saccades*)... Ma pauvre chère amie!... Et le père?... Savez-vous qui?... Peut-être est-ce un galant homme et tout pourra-t-il encore s'arranger... Peut-être épouserait-il Flore...

LOUISE.

Je ne sais pas. Flore ne veut rien dire. Je l'ai suppliée de parler hier. Il y a eu, comme vous le pensez bien, une explication entre nous. J'étais indignée d'abord; je lui ai fait des reproches; elle est restée impassible, subissant ma colère sans un mot. Je me suis attendrie, j'ai pleuré, j'ai prié : elle est demeurée muette. Ni les menaces, ni les larmes, rien n'a pu la décider à parler. Elle ne m'a rien dit.

BARRAU.

Elle ne donne pas de raison à son silence ?

LOUISE.

Non.

BARRAU.

Et vous n'avez pas de soupçons?

LOUISE.

Aucun. Et cela me déroute, voyez-vous. Vous savez comment nous vivons ici depuis que je suis remariée. Très heureux, de mêmes goûts et de mêmes désirs, nous ne voyons personne, et Flore ne sort jamais qu'avec nous : Nous l'aimons tant ! Et jamais elle n'a voulu plus de distraction. Très souvent je me suis inquiétée de cette claustration, de cette vie monotone pour une enfant de vingt ans ; je lui ai offert d'accepter des invitations, de lui faire voir du monde. Elle a manifesté à l'égard de tous mes projets une réelle répulsion. Elle a eu une véritable colère un jour où je lui ai parlé de l'avenir, de son établissement ; elle m'a déclaré qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle voulait rester auprès de nous. (*Une pause*). Elle ne voyait personne, et je ne sais vraiment où et quand...

BARRAU.

Et votre mari, lui, n'a-t-il pas quelque indice ?

LOUISE.

Je ne sais.

BARRAU

Où est-il ?

LOUISE.

Il est sorti, avec elle ; moi, j'ai prétexté une indisposition. Il a bien fallu ne rien changer aux habitudes ; il ne sait rien ; je n'ai pas osé. J'ai peur : vous savez de quelle austère sévérité est son caractère. Aussi est-ce sur

vous, le vieil ami du père de Flore, que j'ai compté pour apprendre à Charles... Vous comprenez combien cela me serait difficile, et combien cela lui fera de peine, à lui qui était devenu son père adoptif. Ce malheur et cette souillure vont l'atteindre cruellement. Puis, je crains qu'il ne s'emporte devant le silence obstiné de Flore. Il faudrait obtenir de lui qu'il use de son ascendant sur elle pour essayer de lui arracher son secret; mais doucement, sans violence. Peut-être ainsi réussira-t-il, quoique, hélas! j'en doute fort. Pourtant, vous le comprenez, il faut savoir...

BARRAU.

Mon Dieu! oui, il le faut, évidemment, pour cet enfant qui va venir et pour le monde. Oh! moi, vous savez, n'était cette raison, je vous dirais de laisser Flore tranquille, de ne pas lui demander son secret. Elle a un peu de fortune; elle peut fort bien élever son enfant toute seule. Pour le reste, vous connaissez mes théories subversives; je n'entends rien à cette comptabilité officielle et mondaine, dans le grand livre de laquelle toute passion doit avoir son compte courant, dûment paraphé, et qui exige que l'on s'aime en bons commerçants qui ne font d'affaires que sur papier timbré. Au surplus, si l'on dressait le compte de la morale dans cette comptabilité-là, je crois qu'il se solderait par un passif formidable.

LOUISE *(qui a repris la lettre et n'écoute que distraitement).*

Mais cet enfant?...

BARRAU.

Oui, oui, je sais, parbleu, il y a l'enfant. Oh! vous savez, moi, au fond, je crois juste ce principe dont on a fait une sotte et banale plaisanterie : que le nom de sa mère est, en tout état de cause, le plus légitime que l'on puisse porter. Mais le monde ne veut pas, je sais, je sais bien. Tout cela est radicalement le contraire de ce que l'on pense ou de ce que l'on feint de penser aujourd'hui. Notre société tient au mariage, elle y tiendra toujours, ne fût-ce que pour conserver le plaisir de l'adultère.

LOUISE.

Mon ami...

BARRAU.

C'est vrai, je suis un vieux radoteur incorrigible et mes théories blessent votre sincère et noble honnêteté. Et puis, ce n'est point le moment de vous tenir des discours...

LOUISE.

Enfin, mon ami, vous parlerez à Charles, n'est-ce pas? (*Avec hésitation.*) Mais, vous savez comment il est?...

BARRAU.

Soyez tranquille; je sais que vous ne pensez pas comme moi — et, ma foi, à votre place, peut-être aurais-je pour le monde les mêmes scrupules que vous.

Il faudrait une société de trop braves gens pour appliquer mes principes. Puis, ce bon Charles est très moral, d'une morale d'aujourd'hui et de la plus étroite... (*Une pause.*) Eh bien! c'est entendu, je lui parlerai dès qu'il rentrera, et, si vous le voulez, nous entreprendrons Flore ensemble, nous essayerons de la faire parler.

LOUISE.

Je vous remercie, mon ami.

BARRAU.

A propos, vous n'avez pas songé à chercher dans la chambre de Flore? Peut-être quelque billet, un portrait, un rien oublié nous mettrait-il sur la trace. Une mère a bien le droit à de ces indiscrétions. Il faudrait aller voir.

LOUISE.

C'est vrai, vous avez raison; c'est un moyen, peut-être; venez, nous allons chercher tout de suite avant qu'elle ne rentre.

BARRAU.

C'est cela...

(*Ils se sont levés.*)

LOUISE.

Juliette!

(*A la servante qui entre.*)

Je suis dans la chambre de Mademoiselle, dès qu'elle rentrera, vous m'appellerez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

JULIETTE (*rangeant des chaises*).

Dans la chambre de Mademoiselle, avec l'ami de l'ancien... tiens, tiens... est-ce que Madame se douterait de ce qui va venir? (*prêtant l'oreille*), tiens, la voilà, Mademoiselle, avec Monsieur...

SCÈNE III

Debon — Flore

DEBON, *à la bonne.*

Où est Madame?

JULIETTE.

Elle est dans la chambre de Mademoiselle, avec Monsieur Barrau; je vais lui dire que Mademoiselle est rentrée.

(*Elle sort.*)

FLORE; *vivement.*

Tu vois, elle a fait appeler Barrau. Elle lui aura dit, et ils vont me questionner encore. Oh! moi, je dis tout; j'en ai assez, tu n'as qu'à m'emmener!

DEBON.

Je ne veux pas, tu entends. Il faut qu'elle ignore, que tout le monde ignore, toujours. D'abord, je dirais que tu mens, et puis, je te laisserais. (*Doucement, la prenant*

par la main.) Pourquoi gâter notre bonheur? Si tu te tais, nous pouvons demeurer tranquilles et heureux comme par le passé, nous aimer doucement.

FLORE.

Eh non, ça m'écœure, moi, cette constante comédie, cette trahison de chaque jour!

DEBON.

Des mots, tout ça. Penses-y : si tu parles, c'est l'écroulement de tout, le scandale qui nous force à partir, ma situation perdue, et notre enfant, notre enfant pauvre. (*Une pause.*) Il faut te taire, tu entends!

FLORE.

Mais toi? Ils vont t'en parler tout à l'heure; ils vont te demander d'intervenir. Que vas-tu dire?

DEBON.

Oh! moi, sois tranquille. Je ferai l'indigné, puis l'indulgent. Tu verras; je serai très bien. C'est si facile de dissimuler avec des diplomates de la force de ta mère et de ce vieux savant naïf de Barrau.

FLORE. *(Elle enlève son chapeau devant la glace.)*

Oui, mais après? Quelle existence aurons-nous? Ah! je commence à voir combien c'est honteux ce que tu as fait!

DEBON.

C'est ça, ne te gêne pas...

FLORE.

Oui, c'est honteux, c'est monstrueux. Tu as à jamais empoisonné ma vie. Qu'est-ce que tu veux que je sois, moi, dorénavant? Une femme hors les lois du monde, une fille sans mère, une mère honteuse de son enfant sans père. Admettons que tout s'arrange, qu'elle ne sache pas et que je reste ici. Comme ce sera propre, hein? Moi constamment devant elle, avec le secret de notre trahison; notre enfant entre elle et moi, cet enfant que je redouterai toujours voir me parler de son père!

DEBON, *assis dans son fauteuil.*

Eh bien! que veux-tu? Je ne suis pas seul coupable, hein?

FLORE.

Si. Tu m'as entraînée doucement, sûrement, hypocritement vers cette chute. Je crois presque que tu m'y as préparée quand j'étais encore gamine, quand je ne pouvais supposer... Tu m'as dorlotée, tu m'as choyée... tu me couvais, n'est-ce pas? Quand tu m'apportais des poupées, tu savais déjà pourquoi!... Et tu as su ainsi transformer sans, que je m'en doute, ce que je croyais de l'amour filial, au moment propice, traitreusement, quand je devenais une femme. Oh! c'est infâme, c'est lâche! Et cela ne peut pas rester comme ça, c'est impossible.

DEBON, *nonchalamment.*

C'est infâme, c'est monstrueux, c'est lâche! Après tout, quel crime ai-je commis? Je t'ai aimée, je n'ai pas eu assez de force pour me dompter, tu es devenue...

FLORE.

Ta maîtresse!

DEBON.

Et puis? Ça n'est pas un crime. Après tout, tu ne m'es rien, tu n'es pas ma fille, nous ne sommes pas du même sang... Alors, où l'infamie! J'ai trompé ta mère, c'est tout. La belle affaire! Mais tous les maris trompent leur femme... (*Flore fait un geste de protestation.*) Tous, certainement, ou à peu près. Et c'est parfaitement admis ça, pourvu qu'on se tienne, qu'on ne s'affiche pas. La fidélité conjugale, c'est une pure fiction. On laisse ça dans la loi parce qu'il faut bien un frein... pour les classes inférieures. Mais dans notre monde, c'est presque ridicule. Eh bien, je suis comme tous les maris, voilà tout... Il ne sert donc à rien de récriminer. Cherchons à nous tirer le mieux possible de ce qui est, c'est plus sage. Et pour cela, laisse-moi faire, veux-tu?...

Flore ne répond pas. Debon s'approche d'elle. Câlin.

Allons, embrasse-moi.

FLORE, *le repoussant.*

Prends garde, les voici...

SCÈNE IV.

Les mêmes — Louise — Barrau.

BARRAU.

Bonjour, mon cher Debon. Comment vous portez-vous ? Bonjour, Flore.

DEBON.

Tiens Barrau ! Qu'est-ce qui vous amène. (*Il s'approche de Louise et la baise au front*). Bonjour, ma bonne.

FLORE *(sans regarder).*

Bonjour, Monsieur Barrau.

BARRAU (*à Debon*).

Mon cher ami, je voudrais vous parler de choses très sérieuses, à la demande de votre femme ; si Flore voulait nous laisser quelques minutes...

(*Flore s'en va, montrant du regard, à Debon, la lettre que Barrau tient en main).*

DEBON.

Quoi donc, Barrau !

BARRAU.

Il s'agit, mon pauvre ami, d'une pénible nouvelle qui concerne votre belle-fille ; votre femme n'a pas eu le courage de vous l'apprendre elle-même, elle s'est rap-

pelée que j'étais un peu de la famille de Flore, m'a demandé de lui rendre ce service de vous dire... Voilà... C'est d'autant plus pénible pour vous que je connais votre morale rigide, un peu excessive, à mon sens, vous le savez... Enfin, tenez... (*Il lui tend la lettre*).

DEBON (*jouant l'étonnement*).

Une lettre de Flore?... (*Il lit*). Comment?... (*avec une feinte indignation*). Ce n'est pas possible! Flore! Flore nous déshonorant! (*Il se laisse tomber sur une chaise*). Ah! voilà un bien rude coup! Flore! Ma fille presque...

(*Louise pleure, Barrau la montre silencieusement à Debon*).

DEBON.

Oui, c'est un bien grand malheur pour elle surtout. (*Il s'approche d'elle*). Ma pauvre amie. Tu sais que je l'aime comme mon enfant, et tu sais aussi comme je veillais sur elle; elle est bien, bien coupable, et jamais je n'aurais pu croire... J'avais en elle une confiance absolue, et je ne peux pas comprendre, avec l'exemple d'une mère comme toi. (*S'échauffant*) Ah! voilà comment les enfants vous paient par le déshonneur et la honte.

LOUISE (*presque implorante*).

Mon Dieu! mon ami, ne la condamnez pas trop vite. Nous ne savons pas, elle a peut-être des excuses...

DEBON (*avec chaleur*).

Des excuses ! non. Il n'y en a pas à ces fautes-là. Une femme ne peut pas oublier ainsi ses devoirs. L'excuser, jamais... lui pardonner, peut-être (*avec une émotion jouée*), car je sens que je n'aurai pas la force d'être juste. Nous n'avons qu'elle...

BARRAU.

Voilà qui est raisonnable, mon ami. Et c'est ce que je disais tantôt à votre femme : il faut, en ces choses, être indulgent ; l'amour ne se régente pas, et l'on doit comprendre toutes ses faiblesses, tous ses entraînements, et tout ce qu'on appelle ses fautes. Vous ne pouvez que pardonner.

DEBON, *solennel.*

Oh ! mon cher, de grâce, pas de vos théories de morale facile. C'est une exception que je fais, sans pour cela reconnaître vos règles et abandonner mes principes. Vous savez ce que je pense à cet égard ; et Flore a failli. Mais je faiblis, que voulez-vous ? c'est l'enfant de Louise, c'est donc un peu le mien aussi, et je n'ai pas le courage de condamner.

LOUISE.

Pourtant, si nous pouvions savoir qui ? Elle ne veut pas dire, et je ne sais que penser.

DEBON, *bonhomme.*

Elle ne veut pas? Eh bien, il ne faut pas la torturer. Si elle ne dit pas, c'est probablement qu'elle sait qu'il n'y a pas d'issue possible. Et peut-être, ma pauvre amie, cela vaut-il mieux : nous allons vieillir, et si Flore nous quittait, nous serions bien seuls. Et puisque cet enfant va venir, mon Dieu! acceptons-le, peut-être nous donnera-t-il des joies qui compenseront la tristesse de sa naissance.

BARRAU *(ravi).*

Mais qu'est-ce donc qui vous a transformé, mon cher? Comme vous voilà facilement raisonnable.

DEBON.

C'est probablement, mon ami, l'indulgence des grand'-pères...

SCÈNE V

Les mêmes — Juliette, puis Flore.

JULIETTE *(entrant).*

Madame, est-ce que mademoiselle peut entrer?

LOUISE *(après avoir consulté Debon et Barrau du regard).*

Oui.

(Juliette sort.)

DEBON.

La pauvre enfant doit être anxieuse. Je remarque maintenant seulement combien elle était triste pendant notre promenade.

(Flore paraît, le regard haut.)

LOUISE *(prenant sa fille par la main).*

Mon enfant, nous nous résignons à respecter ton secret. Va embrasser ton père qui te pardonne.

(Flore s'avance vers Debon, qui la baise au front avec solennité, tandis que Louise pleure.)

RIDEAU.

DEUXIÈME ACTE

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I

Flore — Debon

Flore est assise sur le bord de la table, à côté d'elle Debon est installé dans un fauteuil, en pantoufles.

DEBON.

Ce n'est pas possible, je te l'ai démontré souvent déjà. Ce que t'a laissé ton père est insuffisant pour vivre, et tu sais bien que c'est d'elle seulement que tu dois attendre de la fortune. Quant à moi, tu penses bien que ma situation serait brisée si nous quittions la ville. Alors, que veux-tu faire?... Mon Dieu, ma chère petite, il faut te résigner à continuer tranquillement la bonne vie que nous menons. Que diable! ce n'est pas si lourd à porter. Elle ne se doute de rien; nous nous aimons à notre guise, presque sans nous gêner... Et ça ne te suffit pas, tu rêves autre chose... C'est singulier que tu n'aimes pas la vie de famille, toi...

FLORE.

Tu dis?...

DEBON.

Je dis : la vie de famille. Elle a du bon, va; et puis, c'est encore ce qu'il y a de plus respectable. Tout est si bien arrangé : le monde fait semblant de croire que l'enfant n'est pas de toi, il feint d'ajouter foi à l'histoire du petit cousin adopté; les apparences sont sauves, la morale aussi, par conséquent... Et tu veux gâter tou cela, tu veux le scandale, le hasard, l'aventure... Tiens, je suis sûr qu'il y a de l'atavisme dans ton cas : on m'a toujours dit que ton père était un cerveau brûlé sans respect pour les mœurs...

FLORE.

Tu sais bien que je suis jalouse !

DEBON.

Pour moi ?

FLORE.

Eh ! non, pour toi !... Je suis jalouse pour l'enfant. Elle l'aime trop et il est trop à elle. Tu ne vois pas que c'est auprès d'elle qu'il est toujours, Maurice, qu'il n'est content qu'avec elle et qu'elle est plus que moi sa mère ! Dix fois par jour, je le sens : le matin elle est à son chevet et c'est dans ses bras qu'il s'éveille, à côté de moi qui semble n'être qu'une étrangère. C'est avec elle qu'il

sort, pleurant presque si je l'emmène, moi. Le soir, c'est dans ses bras qu'il s'endort. Et si je lui demande un baiser, il paraît chercher dans ses yeux à elle, la permission de me le donner. Il l'aime plus que moi; ce n'est pas mon enfant, c'est le sien... Ce n'est pas étonnant, elle ne vit que pour lui et sait si bien s'y prendre... Je me rappelle bien comme elle s'y prenait avec moi, je sais bien comme je l'aimais, quand j'étais petite... quand... quand elle était encore ma mère.

DEBON (*tranquille*).

Bah! il finira toujours par te rester à toi seule...

(*Un silence.*)

FLORE (*lentement*).

Oui, mais je préfèrerais, vois-tu, ne pas devoir espérer cela. Je ne suis pas une enfant et je n'ai pas de remords puérils, tu le sais bien. Mais cela me fait peur quelquefois de me surprendre avec cette pensée.

(*Une pause.*)

En somme, c'est toujours ma mère et je ne puis pas l'oublier tout à fait, je ne puis pas complètement oublier comme elle m'a aimée, comme elle m'aime encore. Et quelquefois, quand mon enfant est dans mes bras, quand la jalousie ne me tourmente pas, je songe à mon enfance, à sa tendresse, à ses caresses, à ses soins; je me rappelle ma mère que j'ai beaucoup oubliée... que j'ai beaucoup trop oubliée, pour toi...

DEBON (*souriant*).

Tiens, est-ce que je ne suis pas aussi un peu ton père, moi?...

FLORE.

Ne plaisante pas, je suis mal disposée à t'entendre. Ça commence à m'exaspérer, vois-tu, cette constante et sale comédie, cette vie hypocrite et menteuse qui me fait me dire, quelquefois, que peut-être mon enfant est juste en l'aimant mieux que moi, elle qui a sur nous cet avantage que nous la trompons. Et sa confiance aveugle, sa confiance stupide me donne la tentation de lui crier notre faute, de lui gâter sa sérénité. Oh! si elle savait! si elle savait, il me semble que je lui disputerais mieux notre enfant, que peut-être, alors, elle le haïrait!

DEBON.

Voilà, voilà, tu t'emportes, tu t'emportes, tu fais du sentiment, du grand drame... Nous la trompons? Oui, nous la trompons, mais c'est précisément là qu'est notre excuse, puisque de cette façon nous lui épargnons des chagrins et des humiliations. Il ne faut pas abuser de la franchise, et, dans ce cas, je trouve qu'en manquer est un devoir de charité. Ce n'est pas l'égoïsme qui me fait parler. Je t'aime, toi, d'abord; et puis, mon Dieu, j'ai conservé pour elle une affection très calme; et je voudrais vous voir rester toutes deux heureuses, comme maintenant. Pour tes remords, après tout, qu'avons-nous fait de si grave? Tu sais bien ce que j'en pense : il

n'y a de coupable, il n'y a d'immoral que le spectacle de la faute, l'exemple qu'on en donne. La nôtre est soigneusement cachée, nous avons gardé le souci de notre dignité, en gens comme il faut. C'est l'essentiel. Et, encore une fois, puisqu'elle ne sait rien, elle ne souffre pas... Voyons, ma petite Flore, vivons tranquilles, et rengaîne tes projets d'aventure. Sapristi! je nous trouve très bien comme nous sommes.

FLORE.

Alors, si je partais, tu...

DEBON (*l'interrompant*).

Je ne te suivrais pas, non...

SCÈNE II

Les mêmes. — Louise. — Maurice.

LOUISE (*entrant avec Maurice*).

Comment! Flore veut sortir et tu refuses de l'accompagner. Mais va donc, il fait bon...

(*Elle s'approche de Debon qui l'embrasse, puis, ôtant son chapeau*)

On dirait que tu ne sors plus aussi souvent depuis quelque temps; pourquoi donc?

DEBON (*s'étendant dans le fauteuil*).

Je me sens trop bien ici, c'est ce que je disais à Flore.

(*Le petit Maurice a embrassé Debon; il va vers sa mère, l'embrasse, et veut se dégager. Elle le retient.*)

FLORE (*à Maurice*).

Pourquoi ne restes-tu pas auprès de maman?

MAURICE.

Je reviendrai. Je veux aller avec grand'mère au jardin.

(*Il retourne auprès de Louise qui lui enlève son manteau et son chapeau. Flore s'est assise et tourmente nerveusement la table de ses doigts, en montrant du regard, à Debon, Louise et l'enfant.*)

LOUISE (*en déshabillant l'enfant*).

Tiens, Charles, tu n'es pas allé à la séance de ta ligue contre, contre... comment appelles-tu cela?

DEBON.

Contre la licence de la presse.

LOUISE.

Oui, c'est cela. C'était pour aujourd'hui, n'est-ce pas? Tu n'y vas pas?

DEBON.

Ma foi, non.

LOUISE.

Ces messieurs seront surpris. Tu manques si rarement une séance.

DEBON.

Que veux-tu? Nous nous sommes mis à causer, Flore et moi; je lui expliquais précisément l'ordre du jour de la séance. Figure-toi qu'à propos de Jack l'éventreur on publie des choses ignobles...

JULIETTE (*entrant*).

Madame, il y a là monsieur Barrau...

LOUISE.

Ah! qu'il entre.

DEBON.

Oh! moi, je me sauve.

(*Il sort. Flore, sans rien dire le suit au moment où entre Barrau*.)

SCÈNE III

Barrau. — Louise. — Maurice.

BARRAU.

Bonjour, ma chère amie, bonjour, bébé. On aime toujours autant sa grand'maman?

(*L'enfant, pour répondre, se jette au cou de sa grand'-mère, puis, après avoir joué un instant, s'en va.*)

LOUISE.

Bonjour, mon ami. C'est bien à vous d'être venu tout de suite. (*Souriant.*) Vous le voyez, vous demeurez mon conseiller intime. J'ai encore recours à vous pour résoudre une énigme. Asseyez-vous.

BARRAU.

Rien de fâcheux?

LOUISE.

Mais, je ne sais vraiment au juste. Figurez-vous que — voilà déjà quelque temps que je veux vous en faire part — je trouve Flore singulièrement changée. Je ne sais ce qu'elle a, mais j'éprouve cette impression qu'elle m'en veut. Il me semble qu'elle est contrainte devant

moi ; elle ne me parle pour ainsi dire plus ; et, à de certains moments, elle est presque agressive. Il y a longtemps déjà que je souffre de son indifférence qui s'accentuait constamment. Mais à présent on dirait que cette indifférencc se change en hostilité ; et cela me peine et m'inquiète beaucoup.

BARRAU.

Vous vous exagérez peut-être. Flore vous aime bien.

LOUISE.

Oh ! non ; je suis sûre.

BARRAU.

Vous ne lui parlez jamais du passé? Vous ne lui avez jamais fait de reproches sur sa situation ? Vous n'avez jamais plus essayé de savoir ?

LOUISE.

Jamais. Si cela me fait souffrir quelquefois, je ne veux pas qu'elle en souffre. Et je fait tout, au contraire, pour lui éviter le souvenir. Vous savez comme j'aime son enfant; elle doit bien lc voir et cela devrait la toucher pourtant.

BARRAU.

Comment est-elle avec lui?

LOUISE.

Avec Maurice? Elle l'aime beaucoup, mais un peu durement, je trouve. Seulement, vous savez, il est si difficile d'en juger : Maurice est presque toujours avec moi.

BARRAU.

Eh bien! c'est peut-être de ce côté-là qu'il faut chercher. Elle n'est pas ici, Flore?

MAURICE (*qui est rentré depuis quelques instants*).

Maman?... Elle est avec grand'père dans son bureau. Je viens de les voir. Grand'père embrassait maman. Il l'embrassait! il l'embrassait! Et maman lui disait : « T'es bête, prends garde, elle pourrait venir ».

LOUISE (*s'est levée, suffoquée ; elle regarde, appuyée à la table, Barrau, puis Maurice*).

MAURICE.

Ah! il aime bien maman, grand'père. Moi, j'aime mieux grand'maman.

(*Il va vers elle et essaie de l'embrasser.*)

LOUISE (*à Barrau*).

Alors... l'enfant... Maurice... ce serait lui... Oh!... oh! mon pauvre bébé! mon pauvre bébé!

(*Elle prend nerveusement l'enfant dans ses bras et le couvre de baisers, en sanglotant.*)

BARRAU.

Mais, ma pauvre amie, voyons, refléchissez, cela n'est pas possible...

(*Louise a déposé à terre l'enfant qui se pend à sa robe.*)

LOUISE.

Si, si... Oh! subitement, je viens de voir clair; tout me le dit et me le prouve, maintenant. J'aurais du voir plus tôt, mais c'est tellement monstrueux que je n'aurais osé y penser. Est-ce qu'ils n'étaient pas toujours ensemble? ces promenades à deux, cette affection de sa part, à lui, que j'appelais de l'amour paternel; et la facilité avec laquelle il a tout accepté, malgré son hypocrite étalage de morale; vous vous rappelez comme il s'est vite décidé à ne pas connaître le père? Rien que cela aurait dû me faire deviner... Ah! les misérables!... (*Une pause.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre enfant, mon pauvre enfant!

BARRAU.

Prenez garde, taisez-vous. L'enfant vous entend ; il ne faut pas. Calmez-vous.

LOUISE.

C'est vrai, c'est vrai. Vous avez raison. Mais il faut qu'elle parte. Vous entendez, il faut qu'elle parte, tout de suite, tout de suite, je veux la chasser!...

(*Elle éclate en sanglots et se laisse tomber sur la table, la tête dans les mains.*)

MAURICE (*à Barrau*).

Est-ce qu'elle est malade, grand'maman?

BARRAU.

Non, mon enfant.

(*Maurice sort. Barrau s'approche de Louise.*)

BARRAU.

Voyons. Je sais bien que c'est un coup terrible qui vous frappe. Mais il faut être calme et songer à cet enfant qui est innocent...

(*Louise continue à sangloter.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes. — Flore.

FLORE (*entre conduite par Maurice*).

MAURICE.

Viens donc, je te dis que grand'maman est malade.

LOUISE (*elle a levé la tête et, en apercevant Flore, est levée ; l'enfant est revenu près d'elle*).

Va-t'en ! va-t'en tout de suite. Je te chasse !

FLORE *interdite*.

Comment ?

LOUISE.

Je te dis : je te chasse ! Tu ne comprends pas ? Mais va-t'en donc ! Tu ne veux pas que je te dise pourquoi, devant lui.

(*Elle montre Maurice.*)

FLORE (*résolument*).

Ah ! c'est bien. Viens Maurice.

LOUISE (*voulant retenir l'enfant*).

Quoi ?... l'enfant ?...

FLORE.

Eh bien ! oui, l'enfant, je l'emmène. Est-ce qu'il n'est pas à moi ? Viens Maurice.

(*Elle s'avance vers l'enfant, le prend par la main et sort*)

RIDEAU.

TROISIÈME ACTE

Même décor. Au milieu de la salle une malle; autour, des robes, du linge, des objets en désordre. Flore va et vient Debon est assis dans un fauteuil, l'air ennuyé.

SCÈNE I.

Flore, Debon.

DEBON.

Elle ne t'a rien dit?

FLORE.

Rien. Elle m'a dit : « Je te chasse », tout simplement. Et à toi ?

DEBON.

A moi ? Fort peu de chose. Elle commençait à faire du sentiment, elle me parlait de faute monstrueuse, d'oubli de tous les devoirs, de scrupules, de remords; c'était assommant, je l'ai arrêtée tout de suite. Alors, elle m'a dit qu'elle t'avait chassée, que moi je ferais ce que je voudrais, qu'elle ne voulait pas se séparer de moi avec éclat, parce que la coïncidence de cette sépa-

ration avec ton départ pourrait faire deviner, et qu'elle ne veut pas, pour l'enfant.

FLORE (*lentement*).

Alors, l'enfant, elle l'aime donc toujours...

DEBON.

Puisque tu m'as dit tantôt qu'elle voulait le garder. (*Hésitant*). Peut-être même ferais-tu mieux de le laisser ici... Il serait toujours auprès de moi...

FLORE (*saisie*).

Comment, auprès de toi? Tu vas rester ici? Tu me laisses partir seule?

DEBON.

Que veux-tu? pour l'enfant... elle a raison...

FLORE.

Mais tu sais bien que c'est impossible! Comment veux-tu que nous vivions, moi et l'enfant... car je ne veux pas le laisser ici, tu entends!

DEBON.

A moi?...

FLORE.

Ni à toi, ni à elle. Je le veux auprès de moi Je suis sa mère, il est à moi, à moi seule. Et il est tout ce que

j'ai, puisque je n'ai plus toi, puisque tu es trop lâche pour me suivre, pour accepter la responsabilité de ce que tu as fait.

DEBON.

De ce que nous avons fait, dis donc.

FLORE.

Tu as été plus coupable que moi, car tu aurais dû me garder au lieu de... et c'est sur moi que retomberait tout le châtiment ! je serais toute seule, sans le père et aussi sans l'enfant !... Non, tu peux rester, puisque tu veux garder la paix égoïste de ton hypocrisie. Mais l'enfant est à moi, je l'emporte.

DEBON (*l'air ennuyé*).

Voilà que tu fais aussi du sentiment ! Il faut pourtant qu'on s'arrange. Moi, je ne demande pas mieux que de voir tout le monde content. Je n'ai jamais cherché qu'à nous faire vivre tous en bon accord. Mais ta mère s'emballe, toi tu t'emballes... Il serait pourtant si facile de s'entendre.

FLORE.

Comment cela ?

DEBON.

Mon Dieu ! en faisant des concessions, en raisonnant avec calme, et avec le désir de rester ensemble, en famille.

FLORE (*haussant les épaules*).

En famille... Oui, si je me sacrifiais, n'est-ce pas? si je lui faisais humblement ma soumission en te rendant à elle, on me supporterait pour l'enfant. Peut-être même, au bout de quelque temps, reprendrions-nous notre manège, en cachette, les jours où elle t'aurait fait un bon dîner... Et tu trouverais tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. Moi, et puis ses pantoufles à elle : c'est ce que tu appelles le calme honnête du foyer, hein... Non, vois-tu, je viens de te le dire, je ne veux plus de mensonges; je suis lasse, lasse, lasse... Si tu veux de moi encore, viens avec moi, sinon, je m'en vais. Quant à l'enfant, je l'emporte !

(*Elle poursuit l'arrangement de ses malles. Debon ne répond rien. Un silence*).

SCÈNE II.

Les mêmes — Louise.

LOUISE (*entrant, l'allure hésitante et s'arrêtant en apercevant Debon*).

Ah! vous êtes ici... (*un silence*) où est Maurice?

FLORE.

Auprès de la bonne.

(*Debon se lève*).

LOUISE.

Ah!... que fait-il là?

FLORE.

Elle l'habille pour nous en aller.

LOUISE (*après un nouveau silence*).

Tu pars... aujourd'hui ?

FLORE (*toujours occupée à l'arrangement de sa malle*).

Je crois que c'est ce que vous désirez.

(*Un silence*).

LOUISE.

Où vas-tu ?

FLORE.

Je ne sais pas encore; qu'importe!

(*Nouveau silence. Debon, dans son fauteuil, a pris une pose indifférente. Tous trois ont l'air contraint*).

LOUISE.

Et l'enfant? que vas-tu en faire?

DEBON (*se levant, timide*).

Mais c'est ce que je lui demande. Avec ce qu'elle a...

FLORE.

Ça me regarde, c'est mon enfant, je l'élèverai.

LOUISE (*hésitant*).

Si tu le laissais ici?...

FLORE.

Si je vous le laissais, voulez-vous dire! Non, non, il

était déjà devenu si peu mon enfant ! Aujourd'hui je le reprends. Je suis sa mère, moi ; je l'aime, je l'aime autant que vous. Et je veux qu'il m'aime plus qu'il ne vous aime.

LOUISE.

Tu es sa mère, oui. Mais tu as négligé de le lui faire comprendre et de le lui prouver. Il ne suffit pas d'avoir mis un enfant au monde, pour avoir droit à son affection. Il ne suffit pas de lui avoir donné la vie, il faut la remplir cette vie, l'occuper constamment de sa tendresse et de ses soins. Tu y songes un peu tard et la place est prise. Si nous avons changé les rôles, je crois que c'est toi qui a commencé.

FLORE.

Eh ! bien, les rôles, nous les rétablissons.

LOUISE (*s'échauffant*).

Soit, rétablissons-les donc tout-à-fait. Et rappelle-toi donc que je suis ta mère, moi, et qu'au lieu de me parler avec cette arrogance, tu devrais rougir devant moi, tu devrais avoir honte de me parler de ton enfant, de m'en parler comme cela surtout, avec l'unique souci de ton orgueil et pas un seul instant celui de son bonheur.

FLORE.

C'est vous qui venez me parler. Puisque vous m'avez chassée, laissez-moi.

LOUISE (*se calmant*).

Oh ! ce n'est pas pour toi que je suis venue, et il m'en

coûte assez. C'est pour Maurice seulement. Pense donc quel changement ce sera pour lui. Nous l'avons entouré de tant de caresses, de tant de sollicitude, de tant de bien-être qui lui manqueront. Il est fait déjà à l'aisance, au luxe presque. Il n'aura plus tout cela. Si tu l'aimes, tu dois penser à son bonheur, et il serait heureux ici. Tu veux redevenir sa mère, dis-tu. Réfléchis bien, le rôle des mères est de se sacrifier, de se sacrifier jusqu'au bout.

FLORE.

Il est aussi de garder leurs enfants et de se faire respecter par eux. Que lui diriez-vous, à Maurice, plus tard, pour lui expliquer qu'il est resté dans la maison d'où l'on a chassé sa mère.

LOUISE.

Tu ne penses toujours qu'à toi ! Plus tard, nous verrions. En attendant, il ne faut penser qu'à lui. Est-ce que je pense à autre chose moi ? Est-ce qu'en te parlant de lui, je n'oublie pas jusqu'à l'injure de sa naissance ? Est-ce qu'en faisant la démarche que je tente je ne consens pas à être lâche pour lui. Mais toi, tu parles vraiment comme si tu n'étais pas la coupable, comme si toi seule ne devais souffrir d'aucun châtiment pour la faute commise. Tu parles comme si c'était moi qui t'avais fait du mal. Tu veux que ton enfant t'aime et toi tu ne te rappelles même pas que je suis ta mère et que tu m'as outragée. Ah ! tu lui donneras de jolis exemples, à Maurice !

DEBON (*qui se promène dans la chambre*).

Mon Dieu ! tâchons de nous arranger.

FLORE.

En m'en allant toute seule, hein ! non ! non !

LOUISE (*avec un effort*).

Ecoute... tu viendrais le voir quand tu voudrais... Et tu le garderais quelquefois chez toi. Tu ne peux pas le condamner, ce pauvre petit, à perdre tout ce qu'il avait ici. Et à toi même, la vie serait plus facile.

FLORE.

Non, il restera près de moi. L'enfant suit la mère, c'est naturel.

LOUISE (*après un nouveau silence, elle semble réfléchir, puis s'approche de Debon*).

Dites-lui, vous... puisque.., puisque vous êtes... le père.

DEBON (*enhardi*)

Mais je lui ai dit déjà... Si on pouvait s'entendre au lieu de se fâcher et de faire du mélodrame. Est-ce que l'enfant ne pourrait pas rester en même temps auprès de tout le monde ? Est-ce qu'il n'y a pas un moyen ?

LOUISE (*s'éloignant de Debon*).

Oh ! cela non. Ce n'est pas possible ; on ne peut y songer.

FLORE.

Et l'enfant, seul, ne restera pas. Vous voyez bien que je dois m'en aller avec lui.

LOUISE (*elle réfléchit encore, regarde Flore qui arrange toujours les malles, fouille l'armoire, et Debon qui se promène. Au bout d'un certain temps, à Flore*).

Ce sont ses petites robes que tu prends là. Mon Dieu! si tu savais ce que cela me fait mal de te voir emporter tout cela, toutes ces choses à lui que j'ai faites presque toutes. Cela ne te fait donc rien de me faire souffrir ainsi. Après t'être en allée de moi, après m'avoir meurtrie, voilà que tu veux m'enlever tout ce que j'aime encore et tout ce qui m'aime ; tu veux me laisser seule, toute seule, sans enfant, après avoir été deux fois mère. Pourquoi donc m'en veux-tu ainsi? Qu'est-ce que je t'ai fait, moi ?

FLORE.

Vous aimez trop ce que j'aime, et je ne veux pas me laisser dépouiller.

LOUISE (*après un long silence encore*).

Eh! bien, si vous vouliez me promettre tous deux...

FLORE (*emportée*).

Promettre quoi? D'être bien sages, n'est-ce pas? pour obtenir mon pardon? Et pour vivre en intruse qu'on tolère, à qui son fils procure une hospitalité humiliante. Non, non, je m'en vais, j'emporte mon enfant, mon enfant (*Une pause*).

Vous l'aimez donc toujours autant! cela ne vous fais donc rien de savoir! de connaître son père! J'avais espéré que vous le haïriez quand vous auriez su que c'était son fils, son fils à lui!

LOUISE.

Si je l'aime! Avant de savoir, j'avais deux enfants et maintenant je n'ai plus que lui. Oh! je consentirais à tout pour le garder. Mais que veux-tu donc?

FLORE.

Je veux rester ici comme avant, sans conditions.

LOUISE.

Non, je ne peux pas, je ne peux pas...

(*Avec un mouvement de révolte elle va vers la porte, lentement*).

FLORE.

Eh! bien, cela vaut mieux.

DEBON.

Que c'est désagréable, mon Dieu! de ne pas pouvoir s'entendre...

SCÈNE III.

Les mêmes — Maurice.

MAURICE (*il entre, habillé pour la sortie; au moment où Louise arrive à la porte, il se jette dans ses bras.*)

C'est vrai, dis, grand'mère, que je m'en vais avec mère, sans toi? Je ne veux pas, dis, je veux rester près de toi.

LOUISE (*elle le serre contre elle en sanglotant*)

Non, mon enfant, non, ce n'est pas vrai.

FLORE (*s'approchant*).

Mais si, Maurice, viens.

LOUISE (*laissant l'enfant, à Flore*).

Non, écoute. Je ne puis pas, tu vois bien, je ne puis pas vivre sans Maurice. Je suis vieille, le temps des passions et des jalousies est passé pour moi. Prends tout ce que tu veux, mais laisse-moi un peu de lui. Tout, tout ce que tu voudras, mais ne prends pas l'enfant. C'est la seule joie qui puisse encore éclairer ma vie, que cet enfant qui, après tout, est le tien, le mien par conséquent ; c'est le seul être que je puisse encore aimer.

FLORE (*interdite*).

Alors?

LOUISE.

Alors, reste ici avec Maurice. Tu feras ce que tu voudras. Je te laisse libre, absolument libre... Moi, je croirai que je suis veuve une seconde fois, et je ne serai plus que grand'mère. Comme cela, tu veux bien, dis...

(*Flore reste interdite, sans répondre. Le petit Maurice est blotti près de Louise.*)

DEBON (*enchanté, bonhomme*).

A la bonne heure; vous voyez bien qu'on peut s'arranger. Est-ce que cela ne vaut pas beaucoup mieux de rester en famille?...

RIDEAU.